

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Irène Frain Les mots nus du désir

Monique Grégoire

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21492ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Grégoire, M. (1993). Irène Frain : les mots nus du désir. *Nuit blanche*, (53), 64–67.



Irène Frain

Irène Frain

Les mots nus du désir

Nuit blanche a rencontré Irène Frain au Salon du Livre de Québec 1993, alors qu'elle était en tournée de promotion de son dernier roman, *Devi*, paru en décembre 1992. Ce livre est sans doute le plus grand défi que l'auteur ait relevé jusqu'à maintenant même s'il est le neuvième d'une série impressionnante. Lancez-la sur cette piste et commence une très longue histoire dont elle n'est pas encore tout à fait sortie.

Si vous posez une question sur son travail d'écrivain, elle répond sans attendre la fin de la question, en quelques phrases lapidaires, fermes, convaincues. «Je suis quelqu'un qui raconte des histoires. Je le fais pour repousser la peur de la nuit et de la mort que tout être humain ressent au fond de lui. Ce n'est pas un métier, c'est une fonction dans la société. La réalité foisonne d'histoires! Chaque livre naît du désir de raconter quelques-unes de ces histoires. L'écriture est un chemin initiatique. Je m'y suis engagée seule; c'est chaque livre qui m'apprend à mieux maîtriser techniquement le récit. Je le fais avec passion.»

Plus qu'un métier, une fonction

«Quelqu'un qui raconte des histoires», «a storyteller», ainsi se définit Irène Frain, utilisant volontiers le mot anglais, plus fort.

«En France et en Occident en général, au cours des années 60, on annonce la fin du roman. C'est l'avènement du *nouveau roman*, le mépris du narratif, la destruction du schéma narratif. Je n'ai jamais partagé ce mépris et j'ai eu raison! La preuve: tous les romanciers essaient maintenant de revenir à la narration, y compris les plus célèbres, mais ils ne savent pas comment faire. Je connais un grand romancier (je ne dirai pas son nom, c'est quelqu'un que j'aime beaucoup) qui, après avoir écrit onze ouvrages du style *nouveau roman*, cherche à revenir au récit. Il a voulu me rencontrer pour me demander: Mais comment faites-vous?»

Dans le cas d'Irène Frain, le talent — ou une certaine facilité comme elle le dit — a été développé dès l'enfance. Elle est née dans une famille bretonne. Dans la meilleure tradition des conteurs bretons et avec un talent remarquable, sa mère lui a toujours raconté des histoires. «À quatre ou cinq ans, je passe déjà mon temps à me raconter en secret des histoires affreuses, rien que pour me faire peur... J'ai toujours baigné là-dedans et de plus, je n'ai aucun complexe. Je trouve ça voluptueux de raconter des histoires!»

Elle a aussi beaucoup lu, toutes sortes de choses; qui lit beaucoup se met un jour ou l'autre à écrire. Elle a cherché par elle-même comment les choses sont faites; elle a démonté les textes pour en retrouver les coutures et a finalement quitté l'enseignement en faculté. Elle s'est engagée seule sur *le chemin initiatique de l'écriture*. Bien sûr, il y avait une facilité au point de départ et une formation en lettres pour l'encadrer; mais «ce n'est pas parce qu'on est professeur qu'on devient écrivain!» Elle s'est initiée au métier, à force de travail, avec les peurs, les douleurs, les angoisses qui l'accompagnent. Chaque nouveau livre lui apprend quelque chose techniquement, la fait avancer sur le chemin de l'écriture.

Pour elle, ce n'est pas un métier, c'est *une fonction*. Tout être humain connaît une angoisse existentielle fondamentale: la peur de la mort et de la nuit. Les conteurs sont là pour répondre à cette angoisse. Ils remplissent une fonction dans la société, une sorte de sacerdoce. «Je suis quelqu'un qui essaie d'empêcher les gens d'avoir peur de la mort en racontant des histoires,

comme on raconte des histoires aux enfants qui ont peur de la nuit. Je sais ce qu'est l'enfance; c'est l'enfance qui reste la source première. Quand j'écris, j'ai quatre ans; je suis moi-même un enfant.»

Chaque livre naît du désir

En une dizaine d'années, sept romans publiés, sept histoires qui plongent le lecteur dans des mondes totalement différents, à des époques différentes. Dépaysement. Envoûtement. Rencontre de personnages fabuleux. Où l'écrivaine trouve-t-elle les sujets?

«Je suis curieuse de tout. J'observe les gens, j'écoute ce qui se raconte, je suis attentive aux événements. La réalité est foisonnante d'histoires! Il faut regarder, laisser venir le désir, évaluer les difficultés de l'entreprise. Je peux porter ce désir en moi pendant plusieurs mois, comme on porte un enfant. J'accumule des matériaux; à l'occasion, je fais quelques recherches, je lis des documents, des livres. Mais l'écriture, c'est avant tout *un pur désir*.»

Quand elle «entre en écriture», Irène Frain s'engage totalement. Quelques personnes seulement le savent, quand elle écrit, elle n'en parle pas, c'est instinctif. En parler, ce serait perdre de l'énergie, le livre en pâtirait. C'est très lourd, mais elle va jusqu'au bout, parfois jusqu'à l'épuisement. Elle vit les choses douloureusement, mais avec la volonté de surmonter les difficultés, de toujours avancer, de triompher.

Les personnages féminins de ses romans sont aussi très forts; ils poursuivent avec obstination et pa-

tience des visées audacieuses, se ménagent des zones de silence et de réflexion. À son avis, ces femmes sont des émanations de leur créatrice, mais plus fortes qu'elle ! Elles n'ont pas ses fragilités ; telle Sarasvati dans *Le Nabab*, ou Marthe dans *Secret de famille*. « Je conjure mes fragilités à travers ces personnages très forts ; je dois reconnaître que j'ai, moi-même, une forme de force, mais qui serait détruite plus facilement. Je crois que je suis très patiente, mais quand j'ai décidé que je ne dois plus être patiente, je suis très violente. Très orientale de ce côté-là ! Assez périodiquement, j'ai besoin de silence, de distance. Écrire me permet de ne pas être atteinte par le réel. »

« Souvent, dans les familles, il y a des choses qu'on ne sait qu'après coup. Quand les langues se délient, des années plus tard, sous l'effet d'on ne sait quelle loi de prescription, la mémoire restitue de minuscules détails, de ces petits riens qu'on ne pourrait inventer, et que le souvenir conserve avec une netteté qui paraît miraculeuse. »

Secret de famille, Le livre de poche, p. 124.

Qui est Sarasvati ? C'est la princesse de Godh, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle ; épouse du rajah Bhawani, l'amour et la beauté sont ses seuls soucis. Après l'assassinat du prince, après l'aveu de son amour pour le soldat français Madec, après l'attaque de Godh soutenue par les Anglais et l'assassinat de son fils, suivis d'une destruction totale par un tremblement de terre, elle ne vit plus que dans la haine et la poursuite de la vengeance.

Qui est Marthe ? À la fin du XIX^e siècle, dans la vallée de la Loire, une « étrangère » de passage, presque mourante, confie son enfant aux Ursulines. En épousant le fils du meunier, Marthe adoptera le nom des Monsacré, bien établi dans ce coin de pays. C'est une femme ambitieuse, résistante au travail, patiente, qui raffermir ses forces dans le silence, développe ses domaines, connaît l'amour, mais ne pourra échapper à l'obstination de son fils qui convoite certaines terres. « J'ai une maison dans la vallée de la Loire. Des histoires de famille, j'en ai entendu beaucoup, souvent bien pires que celle-ci ! La rumeur circule partout dans la vallée. Il suffit d'écouter, de regarder, puis s'impose le désir de raconter. »

Désirs est une pure fiction, née de l'observation des milieux mondains de Paris, dans les années 80. *Désirs* de puissance, d'amour, ambitions, re-

cherche de la gloire, pratiques de magie noire protectrices ou dévastatrices, maladie surnoise qui rôde et sème la peur, présence du diable et du mal, dans une atmosphère de fin du monde ! Fiction contemporaine, proche du fantastique par moments, toujours d'actualité !

« Les sorcelleries de la mer. Elles sont partout les mêmes. On les trouve rarement dans les livres. L'Océan est un monde de secrets et de perfidies. C'est le véritable enfer, le vrai royaume de Satan. C'est là qu'on va signer les malédictions éternelles. On signe, on consent au règne du mal, pour un peu de vent dans la bonace, pour le calme au plus fort de la tempête. On vend son âme en échange de l'épouvante. On signe, Trendy, on accepte le pacte sans même réfléchir. Et ce n'est que bien après qu'on s'aperçoit qu'on a rencontré le Seigneur du Large. »

Désirs, Le livre de poche, p. 195.

« Je suis curieuse de tout. Techniquement j'ai envie de jouer sur toutes les gammes. Chaque livre m'apprend beaucoup ; il y a une technique à maîtriser, sinon le résultat est nul. » Chaque histoire se coule dans la forme qui lui convient. *Histoire de Lou* est un récit autobiographique. *La guirlande de Julie* est une étude historique qu'illustrent les planches d'un livre unique au monde, celui que le Duc de Montausier (XVII^e siècle) offrit à Julie d'Angennes, celle qui, après 13 ans de cour assidue, refusait encore de l'épouser. Pour la séduire, il lui offrit ce livre où fut introduit le langage religieux des fleurs dans le domaine amoureux.

Écrivain populaire ?

Aucun livre ne ressemble à un autre, mais on retrouve dans chacun une écriture qui semble couler de source, recréant une époque, des lieux, dégageant une atmosphère, faisant vivre et mourir des personnages. Habituellement, plus de 450 pages, pleines de vie et d'action. De gros tirages. Des titres très demandés dans les bibliothèques. Irène Frain compte parmi les cinq écrivains les plus lus en France. Le titre d'« écrivain populaire » qu'on lui donne facilement est-il approprié ?

« Si le mot *populaire* veut dire vulgaire, je dis non. Des livres faciles ? Je n'écris pas pour la collection Harlequin ! Si Le Clézio est un écrivain populaire parce qu'il est très lu et qu'il connaît de gros tirages, je veux bien re-

joindre Le Clézio ! Est-ce que le terme *populaire* veut laisser entendre que le public est idiot ? Je n'ai aucun mépris pour le public. Je ne fais pas de calcul en écrivant. Je fais ce que j'ai envie de faire et je suis passionnée par ce que je fais. Tant mieux si le public suit mon désir ! Chaque nouveau livre est né de mon désir et chacun a trouvé ses lecteurs, pour des raisons radicalement différentes. Je respecte beaucoup le lecteur. Je raconte. Je n'impose jamais mon point de vue, je ne donne aucune leçon et aucun jugement et je ne laisse pas passer mes propres émotions. Je laisse au lecteur toute la place pour participer ; c'est à lui de sentir l'émotion, de souffrir s'il faut souffrir ! »

« — Je crains les temps à venir, Madecji. Reviendras-tu jamais ? L'astrologue lui-même n'en sait rien. Mais si tu reviens, de deux choses l'une : ou Godh sera encore debout, belle et tranquille comme tu l'as trouvée. Ou esclave, morte, finie, saccagée. »

« Il déposa le diamant de Madec dans la cache, fit à nouveau pivoter la vis de pierre, et le caisson se referma : »

« — Dans le premier cas, Madec, je serai toujours là, ou mon fils, ou le fils de mes fils. Ton diamant sera là aussi, dans sa cache, à t'attendre de sa vie invisible. Ou bien Godh ne sera plus ; alors viens ici, prends les dizaines et les dizaines de gemmes que tu y trouveras, et venge notre honneur. Voilà mon cadeau de départ en signe d'amitié. Nul, excepté Mohan, n'en connaît l'existence, pas même Sarasvati. »

« — Pas même Sarasvati... »

« Madec se prosterna. Comme il avait raison de partir ; et comme il aurait voulu pouvoir le dire, l'indicible, qu'il reprenait la route pour une seule raison : ne plus entendre d'autres lèvres que les siennes prononcer les quatre sons où le monde, durant sa vie entière, puiserait tout son sens et son absurdité. »

Le Nabab, Lattès, p. 143.

Depuis toujours la fascination de l'Inde

Naît-on impunément dans une ville qui s'appelle Lorient, baptisée à l'origine L'Orient, du nom d'un vaisseau splendide construit par la Compagnie des Indes, afin de rapporter des soieries, des pierres précieuses, des porcelaines, du thé et du café ? Enfant, elle se promène au Quai des Indes. Dans une exposition sur le Vieux Lorient, elle ne peut quit-

ter des yeux «une vitrine bourrée d'assiettes de porcelaine: des dragons, des pagodes bleues, des monstres fous, de longues dames aux yeux fendus!» En 1980, elle fait un premier voyage en Inde, sur les traces d'un Breton de dix-sept ans, René Madec, qui, au XVIII^e siècle, s'est engagé dans les luttes de pouvoirs entre les Anglais et les Français, qui a aimé les couleurs, les odeurs et le rythme de vie de l'Inde, y a connu les marches épuisantes et la mousson, l'amour qui l'a ébloui; mais riche et malade, il est finalement revenu mourir à Quimper. En est sorti un roman fabuleux, *Le Nabab*, en 1982. Mais Irène Frain repartait déjà sur les traces d'autres histoires.

En 1983, les journaux annoncent la reddition d'une jeune paysanne indienne vivant dans les ravines du Nord avec des bandits; elle était recherchée depuis de longs mois pour meurtres. Parce que l'écrivaine connaît bien cette région de l'Inde, on lui demande un article, mais elle se rend compte que peu de renseignements sont vérifiables; les versions se recourent, l'histoire de cette femme est sans cesse réinventée. On lui proposera plus tard d'écrire un scénario, puis un roman; elle hésite longtemps.

«J'ai été très attirée par la force qui se dégage de Phoolan Devi. Elle est née rebelle et a toujours été animée d'une volonté de légitimation. Les événements dont elle parle en entrevue, elle a dû les vivre avec une émotion intense; elle tient des propos où éclate, à chaque phrase, une force inouïe. Sans l'avoir encore approchée, ce qui m'a d'abord séduite en elle, c'est la parole. Ses mots, à chaque instant, sont violents et justes, comme venus d'un autre monde, de temps premiers où ils n'étaient pas maigres, mais sacrés, jamais dits pour ne rien dire.»

Un récit écrit sur la corde raide

Quand Irène Frain se décide à écrire sa propre version de l'histoire de Devi, elle veut d'abord la rencontrer et fera, à partir de 1989, plusieurs voyages en Inde. Devi est en prison à Gwalior et ne voit que sa famille et son avocat; aucun journaliste indien n'a pu communiquer avec elle depuis 1986; jamais un étranger n'a pu la rencontrer depuis sa reddition. Irène Frain sait être patiente et obstinée. Elle lit tout ce qui a paru dans les journaux indiens en 1983. Elle se documente sur l'état actuel de l'Inde, sur la condition des femmes, sur les suicides des femmes dans les villages et la mortalité infantile, plus élevée

chez les filles. Elle visite des villages, des temples, des postes de police. En 1990, presque à l'improviste et contre toute attente, la rencontre a lieu, en dehors des murs de la prison.

«J'ai dû être poussée comme un misérable pion sur l'échiquier politique. C'est aussi avec l'assentiment de Devi que la rencontre a eu lieu. Il s'est passé quelque chose entre nous. Elle m'a dit: 'On ne m'a pas rendu justice. On n'a pas tenu les promesses qu'on m'avait faites. Ici, j'échappe aux vengeances qui suivent les vengeances. Et pourtant, la loi ne fait rien pour moi. Celui qui est né chez les pauvres n'a qu'une pauvre vie. Un jour ou l'autre, il lui arrive des histoires. Les dieux devraient s'arranger pour que les filles ne naissent pas dans des familles pauvres'. Chaque fois que je pense à l'Inde, à présent, c'est elle que je revois, ses yeux de fauve, son dos dans le soleil, tout raidi par la superbe. Même dans la détresse — la souveraineté.»

«Il l'a entraînée dans un coin de galerie, juste à l'arrière du temple. Il y filtrait une lumière verte, comme gorgée de la même sève que les jeunes pousses ranimées par les pluies. Le sol était humide, avec des plaques un peu moisies. Ils s'y couchèrent pourtant. Ils se laissèrent porter par l'heure et par les choses. Ils furent amants dans le silence et la joie. Leurs chaleurs s'appelèrent, se cherchèrent, leurs visages se reflétèrent l'un en l'autre, et leur envie de vivre. Elle recevait enfin en elle le corps d'un homme voulu et qui l'avait voulue, sans la forcer; sa violence rejoignit la sienne, se reconnut dans la sienne. Il était sa préférence, une préférence reconnue, consentie, dans le monde de noire liberté où vivaient les bandits. Car elle le sut aussi, à l'instant même où elle ploya son dos comme il le demandait, où elle tendit son ventre ainsi qu'il le voulait, qu'elle signait avec lui un pacte contre lequel il ne serait plus de révolte possible: lui obéir quoi qu'il ordonnât, le suivre où qu'il allât dans la folie des ravines. Au risque, un jour, de s'en trouver abandonnée; de n'avoir plus en face d'elle que le néant.»

Devi, Fayard / Lattès, p. 125, 126.

Irène Frain reste profondément marquée par cette rencontre. Elle narre l'aventure d'une femme qui est vivante; elle sent sa présence derrière chacun de ses mots; il faut que son écriture soit dense d'elle. Quand elle termine le

livre, elle réalise combien ce travail a d'importance pour Devi et elle introduit un *avertissement* de trois pages, au début du volume... pour la protéger. Mais que peut-elle faire de plus? «Je mets beaucoup d'espoir dans la traduction en anglais, mais ce n'est pas encore fait. Si le livre est traduit, il sera diffusé en Inde, les intellectuels indiens pourront se bouger et cela protégera Devi, empêchera qu'on la tue dans sa prison. C'est à l'Inde à rendre justice à cette femme qui n'a jamais été jugée.»

«Devi, une femme illettrée, une paysanne, m'a appris beaucoup de choses du point de vue de l'écriture. Elle m'a appris que la douleur rend les mots nus, exige la sobriété dans l'expression; il faut ramener l'écriture à des choses essentielles. Les gens les plus simples qui ont touché le fond de la douleur ont les mots les plus forts, quel que soit leur niveau de culture. Mon écriture s'est purifiée. Cela a exigé une maîtrise complète de la gestion des événements, de la construction et de l'émotion. Si j'avais fait du pathos dans ce livre, le livre était fichu. J'ai dû interioriser la douleur de Devi pour ne pas la trahir. Je devais écrire aussi dans le plus grand respect d'une autre civilisation, alors que je suis et resterai occidentale. Oui, ce livre m'a rendue plus responsable, a approfondi mon engagement d'écrivain, m'a rapprochée du réel. La littérature n'est pas un pur jeu de l'esprit! Le livre soulève des interrogations, il faut laisser une grande place au lecteur qui est appelé à juger, à interpréter, tout en avançant dans un récit qui ne l'interpelle pas directement.»

Oui, l'écrivain a avancé du début à la fin sur une corde raide! Heureusement, dit-elle, il existe un dieu pour les romanciers... ■

Propos recueillis par
Monique Grégoire

Irène Frain a publié: *Quand les Bretons peuplaient les mers*, Fayard, 1979; *Les contes du cheval bleu les jours de grand vent*, Livre de poche jeunesse, 1980; *Le Nabab*, Lattès, 1982, Livre de poche, 1989; *Modern Style*, Lattès, 1984, Livre de poche, 1985; *Désirs*, Lattès, 1986, Livre de poche, 1987; *Secret de famille*, Lattès, 1989, Livre de poche, 1991; *Histoire de Lou*, Régine Desforges, 1990, Livre de poche, 1991; *La Guirlande de Julie*, Robert Laffont, 1991; *Devi*, Fayard / Lattès, 1992; *Quai des Indes*, Fayard, 1992 (Hors commerce).